

**LEILA
HADDAD**

**La danse
du corps
et de
l'esprit**

Edition d'Alger - ISSN III - 0074

Le Soir

DU 11 AVRIL 1992

D'ALGERIE

Quotidien indépendant

PROFIL

LEILA HADDAD

La danse du corps et de l'esprit

La Maison des cultures du monde (1) de Paris, a vibré le samedi 11 avril au rythme de la danse orientale. Ce thème si marginalisé a fait l'objet d'un colloque de haute tenue pour lequel l'équipe de Chérif Khezneddar a invité des professeurs de littérature (Denise Brahm), des psychologues (Pierre Benghozi, Daniel Sibony), des professeurs de danse (Sylvie Abdelkhalik, Djamilia Henni-Chebra), un thérapeute par la danse (Bénédictine Reboul-Salze) et un docteur en sciences humaines (Thilda Moubayed). Mais sans conteste, la vedette attendue n'était autre que la danseuse-chorégraphe tunisienne Leila Haddad, dont le spectacle de chair et de tête a clos le colloque.

Dans cette création, elle incarne Salomé, la princesse aux sept voiles qui obtint, en "Palestine déjà occupée par les Romains", la tête de Jean-Baptiste grâce à ses danses étourdissantes devant son oncle Hérode Antipas.

Vingt siècles plus tard, Leila perpétue la légende: corps mince, mains gracieuses, ventre plat, élastique (adieu les rondeurs orientales), elle déchire l'espace telle une liane, en élargit les dimensions. Les hanches dessinent des paraboles infinies, les pieds nus ornés de khofkhal, impulsent une trépidation électrique où le ventre, saisi de spasmes affolés féconde mille ondes magnétiques à chaque contraction. Le nombril, "œil du monde", lumière intérieure perforant le chatoiement des voiles, de la soie, matrice éternelle de la fertilité.

Suggestive, sensuelle, plesquée, Leila-Salomé "peut" son corps, répondant aux accords du cithariste Julien Welss, se dislo-

que telle une biche traquée sous les percussions de Adel Shams-Eddine.

Puis, la cruche sur l'épaule, l'œil serin, elle entre en paix avec son corps obéissant aux léchantes sirènes du rey de Mohamed Salda.

On est loin des déhanchements adipeux et des poitrines grassoyantes qui sévissaient dans les "bordels coloniaux", ou les cabarets troubles qui tentent depuis des siècles l'imaginaire de l'homme, notamment occidental.

C'est pourquoi, depuis plus d'une décennie, après une ennuyeuse maîtrise d'anglais, Leila s'est attelée à redorer le blason de cette danse millénaire et si méconnue.

Avec un incisez franco-parler, elle fait la guerre aux idées reçues d'un machisme ignorant, obsédé du "ventre".

Elle récuse d'abord cette dénomination réductrice ramené selon elle par les légionnaires de Bonaparte et sanctifiée par des écrivains comme Gustave Flaubert

ou Gérard de Nerval, obscurcissés par les sulfureuses nuits d'Égypte.

Il n'y a pas que le ventre qui vit, tout le corps est sollicité, précise Leila, qui préfère parler de danse orientale (Rags Echarqui) dont l'histoire plusieurs fois millénaire a laissé des traces dans les gravures rupestres d'Afrique, comme dans les civilisations pharaoniques.

Perçue aujourd'hui comme un art de divertissement et de séduction, la danse orientale "exercit une fonction sacrée dans les temps bibliques. C'était un art de la fascination d'essences mystique, quasi religieux. C'est une danse surtout féminine... parce qu'elle était liée aux cultes des déesses de la fertilité: d'où cette forme de stylisation de l'antériorité qui permet de saisir et de maîtriser le centre de gravité physiologique qui se cache dans notre ventre".

N'en déplaise à certains intellectuels attardés "de chez nous", qui l'ont accusé de réflexions grivoises et méprisantes, choqués qu'une "universitaire fasse du cabaret", Leila Haddad soutient que cette danse n'est pas un privilège féminin. "En Occident, la danseuse est un spectacle de voyeur détaché du vécu. En Tunisie, au Maghreb, lors des fêtes, elle est pratiquée indifféremment par les deux sexes".

"La colonisation a ravi l'espace public aux autochtones (marchés, rues, jardins). Leur vie culturelle s'est alors repliée à l'intérieur des demeures". Leila se souvient de son enfance à Djerba et de ces longues après-midi entre femmes

agrémentées de chants, de musique et de danse. N'est-ce pas sa tante qui l'a initiée à cet art dont elle a naturellement hérité sans recourir à une quelconque école de formation.

En revanche, pour le populariser et le faire connaître en Europe, Leila organise des stages en Allemagne et des cours permanents à Paris (2), fréquentés par des centaines d'adeptes.

À chaque séance, vingt-cinq corps arqués sous le plaisir de l'effort, se fragmentent et se désagrègent, hanches mobiles, jambes et cuisses étreintes à l'infini, épaules défilées, visages anémiques où brillent des yeux en combustion, en un ballet sacré obéissant aux cordes du "oud", dans un élan mimétique orchestré par la prêtresse Leila. Ces corps transparents peuvent avoir de sept à soixante-dix sept ans, corps féminins noyés sous le nombre un courageux sexagénaire, digne représentant du sexe fort.

Les élèves sont étudiants, enseignants, avocats, psychologues, directeurs de sociétés à la recherche de leur corps. Les "beautés" sont également nombreuses en quête de ressourcement, ou pour apprendre à ne plus "faire tapage" dans les soirées.

Alors plus un instant à perdre... Tous en piste.

Djihad Benchikh

(1) 101, Bd Raspail, Paris 6^e - Tél.: 45.44.72.30.

(2) - Centre de Marsis, 41, Rue du Temple, Paris 3^e.



(Photo Gilles Durupt)

Une parfaite harmonie dans le geste